L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, JEUDI, 16 JUIN, 1898. No. 20.

CORRESPONDANCE.

M. l'Editeur de l'OUEST CANADIEN.

Dans un article intitulé : "Alberta et le Lac St. Jean," le "Lac St. Jean," journal publié à Roberval, tout en admettant que M. Dupont ne connait l'Ouest que par ouï dire, réédite sous une autre forme les assertions erronnées de M. Dupont au sujet du bois et de l'eau dans Alberta, dans le district d'Edmonton en particulier.

Nous convenons avec l'OUEST-CANADIEN," dit "Le Lac St. Jean," "que l'Alberta est un magnifique pays, nous croyons même que sous certains rapports, il bat le Lac St. Jean ; il y a là plus facilement moyen de se créer un patrimoine, la terre y étant faite et l'élevage y étant très remunérateur." " Nous croyons encore, qu'à bien des " endroits, il y a de l'eau et du bois en " abondance, bien que nous ayons vu " la machine à perforer du gouverne- " ment creuser presque 200 pieds de " profondeur sans trouver une goutte " d'eau et que nous y connaissions " des gens qui font plus de d x lieues " pour aller au bois."

Et voilà, ce n'est pas plus malin que cela. Rétablissons un peu les faits. Lorsque je parle de l'Alberta, j'entends surtout désigner l'Alberta Nord, où se sont groupés nos compatrictes, du district d'Edmonton où je voudrais voir tous me compatriotes des Etats-Unis, qui cherchent à assurer leur position et leur avenir ; à eux je leur dis et leur affirme, sur ma conscience, qu'ils peuvent venir ici sans crainte, qu'ils y trouveront un sol d'une fertilité merveilleuse, un climat sain et salubre, de l'eau, du bois, du charbon à portée de tous, et un marché inépuisable.

Le "Lac St. Jean" dit aussi dans le même article : "Et que dire de l'influence nationale là-bas? Quoique l'on fasse, quelque soit le nombre de canadiens-français que l'on y établira, les anglais et les autres étrangers dont l'immigration en masse est puissamment encouragée par les gouvernements fédéral et provinciaux, y augmentent sans cesse et font diminuer l'influence française ?"

Vraiment, M. le rédacteur, il faut avoir bien peu confiance en la force et la vitalité de notre race pour venir affirmer que les canadiens-français qui se sont établir au Nord-Ouest, sont destinés à disparaitre, noyé. dans l immigration des vieux pays.

Nous avons confiance nous, dans notre avenir. En effet, ce qu'il y a de remarquable dans notre existence nationale, c'est qu'en réalité, une fois que nous sommes quelque part, nous y restons. Il n'y a rien de plus difficile à arracher que des racines françaises ; l'arbre grandit et brave la tempête. Regardez la province de Québec, Ontario, les Etats-Unis, jetez un coup d'œil sur le Nouveau-Brunswick, que voyez-vous? Le nombre de nos rivaux peut augmenter ; nous ne diminuons pas. Nous ne pouvons fermer la porte à personne, mais nous restons chez nous, nous grandissons, nous augmentons en nombre, en force, nous ne perdons pas de terrain ; qu'importe que nos adversaires soient plus nombreux, nous augmentons nous aussi, et le nombre de naissances va toujours en augmentant ; voilà qui vaut bien l'immigration

Nous avons confiance nous, dans l'avenir de notre race au Nord-Ouest ; nous connaissons sa force, sa vitalité ; nous ne cessons de dire à nos compatriotes de Etats-Unis, qui n'y ont pas prospéré, de venir nous rejoindre et nous aider à fonder ici une nouvelle province de Québec, sur les rives de la Saskatchewan, province qui dans 100 ans, 50 ans, peut-être, fera pencher la balance en faveur de l'influence française dans notre beau Canada.

Bien à vous,
M. le Rédacteur,
JEAN PIERRE.

Jingoïsme !

On s'entretient, dans un bar de Broadway, des derniers événements de Manille.

—Les Espagnols ont eu plus de cinq cents morts.

—Et de notre côté? demande quelqu'un.

Un Yankee, avec flegme.

—Trois naissances.

CETTE ALLIANCE.

(Pionnier de She brooke.)

Il est toujours question d'une alliance entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Le cabinet de Londres rêve en ce moment une alliance défensive et offensive de tous les membres de la famille saxonne. L'un de ses membres les plus marquants, M. Chamberlain, vient de prononcer à ce sujet un discours qui a du retentissement dans le monde entier.

Si la politique anglaise devait subir cette nouvelle orientation, ce serait une répudiation formelle de ce qu'elle a préché à l'univers, depuis un siècle.

Tant qu'il s'est agi d'établir ses comptoirs sur tous les coins du globe, la fière Albion semblait avoir en horreur les distinctions de race. Au nom de la grande théorie libre-échangiste, ses économistes voulaient même supprimer toutes les frontières et confondre les peuples dans une vaste confraternité.

Il est un peu surprenant de voir le cabinet de St James prendre tout-à-coup d'une attitude si peu conforme aux idées qui ont eu cours jusqu'ici au sein de l'empire britannique.

Si, à l'avenir, les destinées de ce vaste empire doivent être liées au sort d'une race, quelque noble et puissante qu'elle puisse être, les diverses nationalités, qui vivent actuellement en paix sous la couronne de la reine Victoria, ne seron t-elles pas en droit d'envisager l'avenir, avec une certaine inquiétude ?

Si les intérêts de l'élément anglo-saxon doivent servir de base à la politique future du Royaume Uni, que vont devenir les nombreux sujets qu'il a groupés sous son drapeau en promettant de respecter leurs institutions autonomes?

Sans parler de maintes nations qui forment partie de l'empire, tout en étant étrangères à la langue et aux croyances de la race saxonne, dans quelle position se trouveraient les Canadiens-français, advenant l'union intime de notre mère-patrie actuelle avec la république voisine?

Depuis que la France nous a cédés à l'Angleterre, en vertu d'un traité solennel, nous avons été loyalement fidèles à notre nouvelle allégeance.

A plusieurs reprises, nous fûmes invités à nous ranger sousle drapeau étoilé, à unir nos intérêts à ceux de nos voisins et toujours, nous avons repoussé les offres allèchantes qui nous étaient faites.

Nous avons même versé notre sang sur plus d'un champ de bataille, pour maintenir l'état de choses créé par le traité de Paris. Les lauriers que nos milices ont conquis sous les murs de Quebec, en 1775, les exploits de nos héros à Chateauguay, notre constante résistance à tous les appels qui nous vinrent périodiquement deWashington, sont là pour prouver que nous n'avons jamais voulu l'annexion avec les Etats-Unis, malgré les avantages réels qu'elle pouvait nous offrir.

Nous avons préféré obéir aux principes, plutôt qu'à nos intérêts.

Si l'empire britannique doit maintenant s'annexer lui-même avec nos voisins, sous le prétexte de communauté d'origine, nous serons placés dans la dure nécessité d'adorer ce que le devoir nous a commandé de brûler, depuis la Cession.

Si les peuples de race anglo-saxonne s'unissent dans un but de protection mutuelle, il est évident que ceux de races différentes vont être portés à en faire autant. Et il est difficile de prévoir les perturbations qui pourraient en résulter.

Quant à nous, vigoureux rejetons de la vieille France, devons-nous être engloutis dans les flots du pan-saxonisme qui veut s'emparer du continent américain? Le traité de Paris, qui garantit notre existence nationale, doit-il être déchiré? Devons nous aspirer plus long-temps à maintenir nos traditions distinctes, à nourrir les aspirations que les ancêtres nous ont religieusement transmis? Allons nous cesser de déposer des fleurs sur la tombe de nos grands hommes qui ont si noblement servi l'Angleterre, en retour de la protection qu'elle accordait à nos institution, à notre langue et à nos lois ?

Voilà autant de questions qui viennent naturellement à l'esprit en face de l'alliance projetée.

POLICE A CHEVAL DU NORD OUEST.

Des soumissions cachetées, addressées au soussigné seront reçues jusqu'à midi le dix-huitième jour de Juin, 1898, pour la fourniture et la livraison des provisions suivantes :

2,000 lbs de beurre, quantité approximative, au Fort Saskatchewan.
5,000 lbs de bœuf, quantité approximative, à Edmonton.
4,000 lbs de pain, quantité approximative à Edmonton.
500 lbs de beurre, quantité approximative, à Edmonton.

Chaque soumission doit être accompagnée par un chèque de banque accepté égal à dix pour cent de la valeur totale de l'article pour lequel on soumissionne.

Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera retourné.

Les marchandises doivent être de qualité supérieure, et sujettes à une inspection et rejet au temps de la livraison.

La plus basse ou aucune soumission ne sera pas nécessairement acceptée.

Pour informations complètes au sujet de la livraison, etc., etc., s'addresser aux cantonnements de la Police, Fort Saskatchewan ou Edmonton.

Aucun journal ne sera payé pour insérer cette annonce à moins qu'autorisation n'ait été obtenue.

[Signé] A. H. GRIESBACH, Supt.
Commandant Police à Cheval du N.-O.
Fort Saskatchewan et District.

Daté au Fort Saskatchewan ce 1er Juin, 1898.

LA BANQUE JACQUES CARTIER

Capital payé . . . $500.000
Surplus . . . 260,000

Bureau-Chef Montreal.

DIRECTEURS :

Hon. Alph. Desjardins, Président ; A. S. Hamelin, Vice-Président ; Dumont Laviolette, G. N. Ducharme, L. J. O. Beauchemin.

Tancrède Bienvenu, Gérant-Général,
E. G. St. Jean, Inspecteur.

SUCCURSALE D'EDMONTON.

Intérêt accordé sur dépôt.
Traites achetées et vendues.
Or amalgame acheté.
Transaction d'affaires de Banque.

J. E. LAURENCELLE,
Gérant.

MERCHANTS BANK OF CANADA.

Capital payé . . . $6,000,000
Reserve . . . 3.000.000

Bureau Chef Montreal.

Andrew Allan, Président
George Hague, Gérant-Général.
Thomas Fyshe, Gérant-Général Conjoint.

SUCCURSALE D'EDMONTON.

Intérêt accordé sur dépôt.
Traites achetées et vendues.
Tran action d'affaires de Banque.

Bureau—Bâtisse du Bulletin.

J. S. WILLMOTT,
Gérant.

AU PUBLIC.

M. Mastaï Bertrand, qui est a l'emploi de "The Edmonton Saddlery Co.," invite spécialement la clientèle française à aller le demander à son atelier avant de faire ailleurs tout achats et réparations et ouvrages de sellerie, attelage, etc. Demander M. Bertrand pour vous servir.

MAGASIN DE MODES ET DE NOUVEAUTÉS.

SAISON DU PRINTEMPS.

Je viens de recevoir un assortiment des plus complets de nouveautés dans les derniers goûts, ent.'autres des CHAPEAUX et TOQUES pour Dames et enfants. VOILES ET COURONNES de première Communion. Comprenent enfin les articles les plus nouveaux et les plus choisis.

Une visite vous paiera de votre trouble.

Dlle Charbonneau,
Ci-devant de Montréal.

MAISON
MANCHESTER,
(Fondée en 1886.)

Où l'on a le meilleur choix et la meilleure valeur en
Marchandises Sèches,
en Nouveautés,
en Chaussures
et Souliers.

Importation directe d'Angleterre : Assortiment constamment renouvelé.

Pas de Crédit.
W. J. WALKER.

JOS. BOUGIE
CONTRACTEUR DE BATEAUX,

A toujours en mains, et prêt à faire sur commandes toute espèce de

BATEAUX ET CHALOUPES

pour les mineurs et les prospecteurs.

Venez les examiner, demandez leurs prix.

Des bateaux de qualité supérieure chez

JOS. BOUGIE,
Rue Queen's, en arriére du magasin de J. Stovel.

OUVERTURE
DU
NOUVEAU MAGASIN DE TABAC

Les Meilleurs Cigars importés et domestiques.

Tabacs, Cigar. otte et articles pour fumeurs.

FREDERIC FITZGERALD,
Avenue Jasper.
1ère porte à l'ouest du magasin de W. J. Walker.

Journaux de Toronto et Montréal, Anglais et Franĉais.

Notre assortiment de marchandises du printemps est arrivé et surpasse nos espérances. Venez voir nos habillements de

Valeur Spéciale

Pour Pantalons nons avons des Coupons qui vous feront plaisir.

"We do not have fits, we make them."

Nous avons les Marchandises, nous avons les fournitures' nous avons les ouvriers.

Nous guarantissons satisfaction.

Nos prix sont raisonnables et notre ouvrage est supérieure.

P. WAGAER & CIE.

Cochons ! Cochons !

La Edmonton Pork Packing Co achètent des cochons vivants livrés à leur établissement (ancien Hotel Donald Ross,) Le plus haut prix du marché payé.

W. S. EDMISTON,
Gérant.

Purifiex Votre Sang.

Notre Saspareille à l,Iodure remèdes de peau et du sang, composée de Saspareille, Stillingia, Iodure de Potassium, Fer, et autres remedes de valeur.

Chaque journal contient une annonce d'une préparation quelconque de Saspareille. Nous nous demandons comment ils font pour en tirer profit ; ils doivent faire un sacrifice quelque part. Le public doit décider s'il paye pour ces annonces ou non. Nous pouvons vous aider dans vos recherches en vous offrant une préparation de Saspareille qui ne paie pas de gros comptes d'annonce. Voici le printemps ! esseyez-en une bouteille et vous verrez par vous-mêmes que notre Saspareille est pour la moins égale à toute préparation du même genre sur le marché.

G. H. GRAYDON,
EDMONTON, ALBERTA.

A ceux qui veulent se faire un chez soi !

Avez-vous jamais considéré :—

1o. Que le District Agricole d'Edmonton est entouré par la zone d'or qui s'étend du Kootenay, Cariboo et Cassiar au Klondyke et du Klondyke à Keewatin.

2o. Qu'Edmonton est le jardin de ces champs d'or et aussi fertiles en richesses agricoles que régions minières le sont en minéraux.

3o. Que celui qui tirera le plus grand bénéfice de ces richesses sera le cultivateur d,Edmonton, qui devra nourrir ces populations ?

Pamphlet descripteur du district et de ces ressources, et des routes d'Edmonton au Klondyke, 50 centins.

N.B.—Les plus belles terres et fermes du district en vente à l'agence

COWIE,
Immeubles—Mines—Assurances
Batisse du "Bulletin," Edmonton

E. Brosseau
ST. ALBERT.

Magasin Général,
GROS ET DETAIL

Epiceries,
Grains,
Provisions,
Marchandises Sèches,
Hardes Faites,
Fourrures,
Chaussures,
Vaisselle.
Etc., Etc.

ENTREPOT GÉNÉRAL
D'INSTRUMENTS AGRICOLES

Wagons pour frêteurs et cultivateurs ; voitures pour chevaux et bœufs.

Semeuses américaines et canadiennes ; Charrues à "sulky" à "double sillons" et à "manchons.

Herses—herses à roues, (Disc harrows.)

Agence des célèbres Lieuses et Moissonneuses McCormick

Batteurs canadiens et américains "Advance," Engins portatifs et à traction, machineries pour moulin à scie, etc, etc.

THOS. BELLAMY.

L'OUEIS CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions ur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée .
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 16 Juin, 1898.

LE GOUVERNEMENT ET LE C. P. R. VS. LES COLONS.

Dans un article publié il y a quelque temps, nous avons attiré l'attention du gouvernement fédéral, duquel nous dépendons totalement sous le rapport de l'immigration, sur l'état et la condition des bâtisses destinées à donner aux colons nouveaux arrivants dans notre district, un abri provisoire.

Nous y disions que ces bâtisses étaient dans un état des plus disgracieux, mal éclairées, mal aérées, mal entretenues et propres à inspirer au pauvre colon de très sombres réflexions sur le sort qui l'attend en ce pays, nouveau et étranger pour lui. En effet, la première impression d'un nouvel arrivant dure longtemps et il est difficile de la faire disparaitre. Nous n'avons rien à retrancher de ces quelques remarques et nous nous contenterons pour aujourd'hui de redire, à ceux de nos gouvernants qui sont spécialement chargés de l'immigration, que de toute nécessité, ils doivent au pays tout entier, ils se doivent à eux-mêmes, de faire disparaitre ces bicoques antiques, et qui sont de nature à donner au pauvre colon arrivant, une si triste idée de notre pays.

Pendant que nous sommes à parler d'immigration et de l'accommodation insuffisante accordée au colon par notre gouvernement fédéral, pourquoi ne pas dire à la compagnie du Canadien Pacifique, cette puissante compagnie, qui fait la pluie et le beau temps, qu'elle aussi manque à son devoir, à ses obligations et qu'elle ne traite pas avec justice le public voyageur, ni le colon qui vient ici tenter la fortune. Nous avons reçu à ce sujet, des plaintes nombreuses, surtout de la part de braves immigrants venus des Etats-Unis, qui ont attendu pendant des semaines et voire même, des mois, l'arrivée de leurs effets de ménage qui auraient dû arriver ici en même temps que leurs propriétaires. Dans d'autres cas, les meubles et effets mobiliers sont arrivés à Edmonton tellement détériorés et endommagés par la maladresse ou la négligence coupable des employés de la puissante compagnie, qu'ils étaient tout à fait mis hors d'usage. Voilà des abus criants que la compagnie du C. P. R. devrait de toute nécessité faire disparaitre, et qui font un tort incalculable à la cause de l'immigration. Nous n'en dirons pas plus pour aujourd'hui; mais nous reviendrons prochainement sur le sujet et nous espérons que d'ici là, la puissante compagnie du Canadien Pacifique qui, par son puissant monopole des moyens de transport, contrôle tout le Nord-Ouest et en est l'absolue propriétaire, apportera un remède à cet état de chose déplorable et désastreux pour la cause de l'immigration et la colonisation de ce district.

FEU SIR J. A. CHAPLEAU.

La nation canadienne pleure aujourd'hui la perte d'un de ses enfants les plus distingués, d'une de ses intelligences les plus brillantes, et peut-être du plus bel orateur qu'elle ait jamais produit. En effet, Sir Joseph Adolphe Chapleau avait été merveilleusement doué de toutes les qualités qui font l'orateur, belle prestance, figure noble, voix vibrante, gestes magnifiques, diction parfaite, rien ne lui manquait; aussi quels triomphes oratoires n'a-t-il pas remportés dans sa longue carrière de politicien, et plus tard comme lieutenant-gouverneur de la vieille province de Québec. Que de belles improvisations, que de chef-d'œuvres oratoires, que de petits bijoux de discours! Hélas, la mort implacable est venue trop tôt réclamer sa victime et la voix si belle, si pure, si vibrante, du plus bel orateur canadien s'est tue pour toujours. "Nil nisi bonum de mortuis." On ne doit dire que du bien des morts. Voilà pourquoi nous remettons à un autre jour, l'étude du rôle politique de l'illustre défunt, de ses qualités et de ses défauts comme homme public, et nous nous contentons pour aujourd'hui de transmettre à Lady Chapleau toute l'expression de nos sincères condoléances et de notre vive sympathie dans son immense malheur.

Sir J. A. Chapleau naquit à Terrebonne en 1841; il fit ses études au Collége Masson, et au Petit Séminaire de Ste. Thérèse de Blainville. Il fut élu député provincial de Terrebonne en 1867, qu'il représenta jusqu'à 1882; il entra alors dans le cabinet fédéral où il resta jusqu'en 1893, alors qu'il fut nommé lieutenant-gouverneur de Québec, position qu'il occupa jusqu'au commencement de cette année; il fut remplacé par l'Hon. Juge Jetté. Il fut premier ministre de Québec de 1878 à 1882, date de son entrée dans le cabinet fédéral.

R. I. P.

L'OUEST CANADIEN.

M. l'Abbe Morin.

De L'Echo du Soir, New-Bedford., Mass., 4 Juin 1898.

M. l'abbé J.-B. Morin, l'apôtre de la colonisation de l'Ouest canadien, était de passage ici hier et nous à fait l'honneur d'une visite à nos bureaux.

M. l'abbé Morin a consacré déjà plusieurs années de sa vie à la colonisation de l'Ouest canadien, œuvre à laquelle il semble attaché et d'esprit et de coeur ; il parle avec emphase de l'avenir de ce pays merveilleux où les moissons sont de plus en plus abondantes et que l'on appelle partout le grenier du monde.

D'après tous les connaisseurs que ont visité l'Ouest et qui ont écrit sur ce sujet, le nord du district d'Alberta est le jardin de l'Ouest, c'est dire que c'est le coin de terre le plus merveilleux de ce merveilleux pays.

Le district d'Alberta s'étend de la frontière des Etats-Unis au nord de la rivière Saskachewan, en suivant le pied des Montagnes Rocheuses, il mesure quelques 500 milles de longueur et 230 de largeur.

La partie sud de ce district qui a pour chef-lieu le Fort McLeod est presque exclusivement occupée par les pâturages où des milliers de têtes de betail circulent en tout sens ; la partie nord est surtout avantageuse pour la culture du blé et des autres céréales.

Calgary une petite ville très commerciale et qui promet beaucoup pour l'avenir est située au centre du district sur le chemin du Pacifique Canadien, allant à Vancouver, un embranchement de chemin de fer se rend à Fort McLeod à 150 milles au sud et un autre se dirige vers le nord jusqu'à Edmonton à 200 milles.

Edmonton est construit sur un plateau élevé de 250 pieds au-dessus du niveau de la rivière Saskatchewan qui roule ses ondes chargées de poudre d'or dans un lit de plusieurs arpents de largeur et dont les deux rives seront bientôt reliées par un pont magnifique.

Au nord de la rivière il y a encore des milliers de milles de belles et bonnes terres arables, le climat est des plus avantageux, en un mot, c'est le pays de l'avenir.

M. l'abbé Morin met cependant les gens en garde, les dindons ne sont pas rotis, il faut du travail, et du travail rude pour arriver au succès.

Il ne conseille pas à ceux qui n'ont aucun capital de tenter l'aventure, quelques centaines de piastres sont de rigueur, mais ces quelques centaines de piastres, avec un travail énergique peuvent produire non seulement une heureuse aisance, mais des fortunes.

Les paroisses des environs de Edmonton sont presque exclusivement françaises, la ville est pour les deux-tiers anglaise, tout y est à l'état de jeunesse et même d'enfance, il y a de la place pour des capitaux immenses et pour tout jeune homme industrieux.

M. l'abbé Morin doit retourner à Fall-River cet après-midi où quelques familles se proposent de se diriger vers l'Ouest.

Il visitera ensuite plusieurs centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre.

Il partira de Montréal le 21 juillet prochain pour retourner à Edmonton; une vingtaine de familles de bons colons le suivront dans ce voyage.

M. l'abbé Morin qui prend ses quartiers généraux à Montréal se fait toujours un grand plaisir de répondre aux lettres qu'on veut bien lui adresser demandant des informations.

L'ALASKA.

Un exposé fidèle de la situation par un correspondant spécial du journal.

Atabasca Landing, 3 mai 1898.

Assis sous ma tente, au bord de la rivière Atabaska, ma pensée retourne à ceux que j'ai laissés à Chicago et c'est avec plaisir que je leur envoie de mes nouvelles. A vous, comme ami, et comme représentant d'une publication française je dois mes premières lignes. Puissent-elles servir à instruire et éclairer vos lecteurs qui voudraient à l'avenir faire le voyage jusqu'au pays de la poudre d'or. Les rapports que j'avais lus à Chicago, soit dans les livres, soit dans les journaux, sont presque tous incomplets ou entièrement faux ; faits par des personnes qui n'avaient jamais vu le pays ou qui ne voulaient pas dire la vérité pure et simple ; ces lignes serviront de guide à ceux qui veulent venir et d'instruction à ceux qui restent, parcequ'elles sont écrites sur les lieux mêmes, écrites à l'instant même, jour par jour et la vérité seule les a dictées.

Ainsi que vous le savez déjà, j'ai quitté Chicago le 6me jour du mois d'avril mercredi à 6.30 p, m, par le Milwaukee and St-Paul R. R. Mon voyage en chemin de fer est un voyage comme tous les autres, sans accidents et sans plaisir. Je suis arrivé à St. Paul, jeudi matin 7.30. Là il y a 2 heures d'arrêt pour se reconforter un peu ; à 9:10 a. m., on prend la "Soo Line" qui est une espèce de connection entre le Milwaukee and St-Paul et le Canadian Pacific R. R. Vendredi, 8 avril, à 9 heures du matin nous avons passé la frontière. Un agent de la douane passe dans chaque char et examine les paquets que l'on a avec soi. Nos malles seront examinées seulement à Edmonton, qui est la fiin de notre voyage sur la voie ferrée.

A midi, le veudredi, nous arrivons à Moose Jaw, c'est là que l'on prend le Pacifique Canadien. Les chars sont assez bien, quoique moins confortables que nos chars américains, ils sont moins larges et pas du tout rembourés. En quittant Moose Jaw nous avons été assaillis par une tempête de neige et quoique la compagnie eut mis deux locomotives à notre train nous avons été bloqués par la neige pendant 4 heures. Les chars cependant étaient bien chauffés et nous n'avons souffert nullement de froid. Entre Moose Jaw et Calgary on traverse une vaste plaine aride et couverte de neige où nous avons aperçu plusieurs troupes de loups de prairies, qui fuyaient à l'approche du train.

Calgary où nous sommes arrivés à midi, samedi, 9 avril, est une petite ville d'a peu près 600 habitants. Là on prend un embranchement du Pacifique Canadien qui va jusqu'à Edmonton, une distance de 191 miles. Les trains entre Calgary et Edmonton ne marchent que 3 fois par semaine le lundi, le mercredi et le vendredi. Beaucoup de personnes qui s'en vont au Klondike achetent leurs provisions et leurs habits à Calgary, c'est une erreur, c'est une erreur aussi d'acheter n'importe quoi à Chicago, la douane est très sévère et le tarif élevé ; toute personne partant pour la région de l'or par la route que nous suivons, devrait acheter provisions et habits à Edmonton, on trouve là toutes sortes de magasins, où l'on peut se procurer ce que l'on veut à des prix raisonnables, parfois meilleur marché qu'à Chicago —Le Canadien de St. Paul.

Fete St. Jean-Baptiste, A MORINVILLE,

PROGRAMME.

Messe solennelle à 10 heures, a.m.

Sermon de circonstance par le Rev. R. E. Dorais, curé du Fort Saskatchewan.

Après la Messe, Convention et adoption de résolutions.

Diner à 1 heure, p.m. Prix du diner 25 cents.

Après diner—Jeux, courses, chants patriotiques, discours, etc.

Souper à 6 heures p m. Prix du souper 25 cents.

A 7½ heures p.m. précises, Séance Dramatique et Musicale par le Cercle Dramatique d'Edmonton, au profit de l'Eglise de Morinville. Prix du billet 25 cents.

Tous les Canadiens-français sont cordialement invités.

AVIS.

Quelques-uns de nos amis des campagnes environnantes nous demandent si les annonces exigées par la loi des Territoires du Nord-Ouest peuvent être publiées dans "l'Ouest Canadien" ont la même valeur que si elles étaient publiées dans un journal de langue anglaise. Nous répondons OUI. Toutes annonces requises par l'Ordonnance Scolaire, ventes de propriétés pour taxes, animaux perdus ou trouvés, etc, etc, etc, toutes ces annonces peuvent être mises et publiées dans notre journal et avoir pleine force de loi. Nous espérons que nos compatriotes ne perdront pas ceci de vue, attendu que tout ce qu'ils feront pour "l'Ouest Canadien," ils le feront pour le plus grand avantage et progrès de la colonisation de l'Alberta. Et ils nous seront ainsi d'un grand secours pour diriger de ce côté du Canada une partie du courant de repatriement des nôtres des Etats-Unis.

AVIS A NOS ABONNES.

Nous envoyons cette semaine un certain nombre de comptes et nous prions ceux qui n'ont point encore payé leur abonnement, de le faire au plus tôt.

Nous faisons de notre mieux pour faire connaitre au dehors tous les avantages de notre district comme champ de colonisation, et nous croyons devoir compter sur le bon vouloir de nos lecteurs pour nous aider dans cette œuvre. Un certain nombre se sont déjà acquittés envers nous, mais espérons que les retardataires se rendront à notre appel et se feront un devoir de payer à l'administration de l'Ouest Canadien le prix modique de leur abonnement.

L'Ouest Canadien.

NOTES LOCALES.

M. C. Ducharme et C. Gauthier de Montréal sont arrivés au Queen's samedi matin.

Le Rev. P. Leduc est parti vendredi dernier pour Winnipeg, il sera absent une quizaine de jours.

M. N. Brosseau de la maison Thibeaudeau frères, de Montréal est de passage en cette ville, il est descendu à l'Alberta.

Les brefs pour les élections de la Colombie Anglaise ont été lancés. L'appel nominal est le 25 juin et la votation le 2 juillet.

La Réverende Sœur Letellier est partie la semaine dernier en tournée d'inspection à Prince Albert et à l'Ile à la Crosse, 500 milles au nord de Prince Albert. Elle sera de retour à Edmonton l'automne prochain. Nous lui souhaitons un heureux voyage.

M. Neville White, co-propriétaire du Queen's Hotel, est parti ces jours derniers pour un voyage en Angleterre. M. White qui, comme on le sait, est le fils de feu Sir William White, ex-ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, va rejoindre sa mère Lady White, qui est en ce moment à Lon-Londres. Il sera absent 4 à 5 mois.

MM. A. O. Larin, S. Oligny, A. Lafleur, M.D., M. McDonald, Harding, N. Thérien, N. Bonhomme, tous membres de la défunte expédition Hogmard-Bellingham, sont partis ce matin pour Montréal. M. Bellingham se rend à Montréal pour la continuation de l'enquête préliminaire dans le procès à lui intenté pour obtention d'argent sous de faux prétextes par les membres de la compagnie.

Les travaux du pont sont terminés, piliers, culées, et approches. M. Frs. Lemoine, l'entrepreneur, M. A. St Laurent, ingénieur, M. Fréchette, contremaitre par front pour Montréal et Ottawa samedi matin. M. Jos Lemoine, est chargé à St Albert de la confection de certains travaux de maçonerie qui l'occuperont deux à trois mois. Les piliers sont prêts à recevoir la superstructure en fer et nul doute que cet automne verra la completion des travaux. Ce pont est destiné à promouvoir d'une façon puissante, les intérêts du district d'Edmonton.

A son arrivée d'Ottawa, M. F. Oliver, député d'Alberta sera reçu à Edmonton par un comité composé du maire, des députés locaux, du conseil municipal, du conseil du "Board of Trade" et conduit jusqu'au bateau passeur. La, la fanfare de la ville et les citoyens se formeront en procession, pour reconduire le heros de la fête à sa résidence. Quelque jours plus tard, il y aura une reception, assemblée en plein air, lecture d'adresse, et le tout se terminera le soir par un banquet. Le maire Edmiston a promis de proclamer une fête civique à cette occasion.

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur le programmé de la fête nationale qui, comme on le sait, sera célébrée avec pompe, le 26 courant à Morinville. Nous espérons que tous nos compatriotes se feront un devoir d'être présents. Des questions importantes pour nous, seront mises à l'étude, et discutées. Les citoyens de Morinville font des grands preparatifs pour fêter dignement ce jour de fête nationale. Rendons nous en foule et montrons aux autres nationalités que l'union règne parmi nous; et l'union c'est la force.

M. Ernest Bérubé, ex-associé de M. Eudore Voyer, au Fort Saskatchewan, est revenu avec toute sa famille s'établir de nouveau à Edmonton. M. Bérubé nous avait quitté il y a deux ans pour aller demeurer à New-Bedford, Mass., mais la crise industrielle qui sévit en ce moment dans tous les Etats de la Nouvelle-Angleterre a convaincu notre concitoyen, que le district d'Edmonton est encore ce qu'il y a de mieux au monde, et que lorsqu'on a bu une fois de l'eau de la Saskatchewan, on ne peut plus s'en passer.

M. Labussonnière, qui a été pendant quelque temps à l'emploi de M. F. Lemoine aux travaux du pont a été engagé par M. Deberger, arpenteur du département de l'intérieur, qui va arpenter quelques townships au sud de Beaver Lake.

Un nouveau magasin de meubles des plus complets s'est ouvert la semaine dernière sur la rue principale, vis-a-vis l'entrepot Massey-Harris. M. M. McIntosh et Whitelaw en sont les propriétaires. Ce sont deux jeunes marchands dont l'entreprise mérite l'encouragement de la clientèle. Nous publions dans une autre colonne, l'annonce de la nouvelle maison de commerce, que nous recommandons à tous nos lecteurs.

Lisez les annonces que vous voyez dans notre journal. Elles ont chacune leur importance. Les temps sont durs, l'argent est rare et tout le monde a besoin d'épargner autant que possible. D'ailleurs, ne vaut-il pas autant que vous gagniez une piastre sur un achat que d'en faire bénéficier les autres? Il faut d'abord, question première, que chacun s'occupe de son propre intérêt. Il est de notre intérêt d'économiser tout en nous procurant, va sans dire, tout le comfort possible; et le meilleur moyen d'atteindre ce résultat est encore de lire les annonces. Si nous suivons le marchand qui tient continuellement son nom devant le public, nous auront souvent l'occasion de profiter de la nécessité où il se trouve d'écouler ses marchand ses.

BIBLIOGRAPHIE.

La forme chrétienne de l'Assurance populaire—Essai sur la mutualité par M. J. M. Amédée Deneault, L. L. B. 1er vice président général de l'Union Franco Canadienne.

Sous ce titre vient de paraitre à Montréal une brochure d'une centaine de pages qui nous parait traiter à fond le sujet des assurances mutuelles. C'est une brochure à lire par tous ceux qui s'intéressent à nos sociétés de bienfaisance. Ce travail a été présenté à la Société d'Economie Sociale de Montréal, à sa session du printemps 1898. Nos remerciements à l'auteur pour l'envoi d'un exemplaire.

CORRESPONDANCE.

Fall River, 6 Juin, 1898.

Au Rédacteur de l'Ouest Canadien.

Monsieur,

J'avais l'intention d'aller m'établir dans la colonie de l'abbé Morin, j'avais assisté à ses conférences et j'en étais sorti sous l'impression qu'un homme qui a quelques cents piastres peut s'établir assez avantageusement sur des terres nouvelles, "homesteads;" mon départ était fixé pour le 21 juillet, mais voici qu'un M. Boucher, de Fall River, arrivé dans vos colonies depuis le 1er mai, je suppose, écrit des choses épouvantables contre votre pays; à la lecture de ses lettres on reste tout étonné que des prêtres, des évêques même, veuillent nous amener dans un endroit si affreux. M. Boucher semble autorisé à écrire de la sorte, car il recommande à ses parents de faire circuler ses lettres, de donner connaissance aux amis, des misères des colons, des injustices qu'on commet à leur égard, et des difficultés sans nombre de faire sa vie dans votre pays. Dites-nous donc, dans votre journal, quelle est la valeur des déclarations de M. Boucher. Y a-t-il réellement chez vous des grêles mensuelles, des sauterelles, des bêtes à patates, y meurt-on de faim, et faut-il voler pour s'empêcher de mourir de faim? Nous attendons votre réponse avec anxiété, sur le point de partir, (nous avons déjà vendu nos meubles) et recevoir de telles nouvelles, vous comprenez l'état d'inquiétude dans lequel nous sommes. De mes amis partent tout de même, et se proposent de demander raison à M. Boucher de ses dires, ou à l'abbé Morin de ses avancés. Pour moi j'attends votre réponse pour acheter mon billet et prendre la direction de Morinville.

Votre tout dévoué,

M. Beauparlant.

Mon cher M. Beauparlant,

Je vous remercie de la confiance que vous mettez en moi, et avec plaisir je réponds brièvement à votre juste demande.

1o. Je ne connais pas ce jeune Boucher dont vous me parlez; il a probablement moins d'importance ici que ses lettres en ont chez vous. Ce doit être un de ces "étourdis" comme il nous en vient quelquefois, qui sont arrivés à l'âge de gagnér leur vie et n'ont jamais su ramasser un centin, qui nous arrivent ici pleins de prétentions, avec l'espoir de faire fortune en peu d'années sans beaucoup se fatiguer et qui s'aperçoivent qu'on peut se passer d'eux, que leur présence n'est nullement nécessaire au développement de la colonie. Ce sont des désabusés, des désappointés, ils viennent chez nous sans demander conseil, ils n'apportent rien avec eux et ne rapportent rien non plus. Ils voient bien que pour s'établir sur des terres nouvelles, il faut des chevaux pour labourer, des provisions pour vivre, des habitations pour se mettre à l'abri, etc., sans compter des animaux de ferme, des outils, instruments de culture, etc., or, tout cela coûte de l'argent, et ils n'en ont pas; il leur faut partir et leur petite vanité les empêche de dire le motif de leur départ; la faute doit être quelque part. Or, c'est le pays qui n'est pas bon, eux, ils ont toutes les qualités d'un bon colon; ils sont laborieux, sobres, instruits, robustes, habiles en tout; mais, que voulez-vous, c'est le pays qui n'est pas bon et il leur faut aller chercher ailleurs. M. Boucher, que j'invite à venir me faire visite au bureau, doit être tout cela, car il ne peut y avoir d'autres raisons pour l'engager à écrire de telles lettres à ses parents.

2o. Vous devez avoir lu les brochures de M. l'abbé Morin, eh bien, tenez-vous en donc à ce que vous y voyez. Est-ce que vous n'avez pas autant de confiance en un colonisateur de dix ans d'expérience qu'à un jeune homme que vous connaissez qu'à demi.

3o. M. Boucher se trompe, et il dit un mensonge lorsqu'il dit que nous sommes affligés ici du fléau de la bête à patates, (nous souffrons de la présence de plusieurs "bêtes," mais pas de la chrysomèle.)

4o. Nous défions M. Boucher de trouver trente familles mécontentes sur plus de mille familles canadiennes-françaises établies à Edmonton, St. Albert, Morinville, Stony Plain, Lamoureux, Fort Saskatchewan, Beaumont, St. Pierre et Vegreville.

5o. Nous invitons M. Boucher à venir lire tout haut les copies de ses lettres à la porte de l'église de n'importe quel endroit sus-nommé, et nous lui prédisons une réplique à la manière des habitants.

6o. Pour nous venger chrétiennement de M. Boucher de ses lettres désobligeantes à notre égard, nous l'invitons à notre bureau, et nous ouvrirons une souscription pour le retourner à Fall River, car il ne nous parait pas de l'étoffe pour faire un colon.

Plus d'un pauvre colon arrive ici un peu démoralisé par la longueur du trajet, la mauvaise nourriture en route, la monotonie du voyage, etc., est tombé dans les mains de ces oiseaux malfaisants, qui se trouvent d'habitude à l'abord du dépôt. Au lieu de prendre une voiture et de se rendre dans la campagne, chez des familles établies sur des terres depuis quelques années, où ils trouveraient le mérite, ils écoutent les conseils de ces êtres misérables et s'en retournent emportant la plus mauvaise impression, et croyant avoir une connaissance exacte du pays. Dites-moi, ces faux canadiens, ces rénégats, savent-ils le tort qu'ils nous font, sont-ils responsables des paroles et des lignes inconsidérées qu'ils lancent à tort et à raison! Je ne le pense pas.

Si vous avez décidé de venir vous prendre une terre ici, que les élucubrations d'un Boucher ne vous ébranlent pas. Si vous possédez quelque chose, pour vous acheter chevaux, voiture, charrue, herse, maison, nourriture pour quelque temps, venez, ne craignez rien; avec du courage, du travail, de l'économie, vous serez en état de donner l'hospitalité à Boucher et à ses semblables, et leur donnant à manger, vous les empêcherez de nous décrier.

Donc; nous vous attendons dans l'excursion du Père Morin le 21 juillet prochain.

La Rédaction.

Eglise St. Joachim. Offices Religieux du Dimanche.

1ère messe à 8h a.m.

Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p m.

L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.

Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.

Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

UNE PREDICTION.

Au cours de l'hiver de 1871, une rumeur singulière se répandit dans Chicago, où j'habitais alors.

Le palais de Justice était hanté.

Un revenant y faisait des siennes.

Si bien que ni concierge, ni gardiens ne voulaient plus passer la nuit là.

Aussitôt que le dernier coup de minuit avait sonné au beffroi—c'est le moment de rigueur, comme on sait—dans presque toutes les pièces du vaste édifice s'élevaient des bruits étranges, des cris lugubres, des plaintes à glacer le sang dans les veines.

On affirmait qu'on grand fantôme blanc se promenait en même temps dans les corridors sombres, trinant de longues chaines, et faisant entendre d'inénarables lamentations.

On allait même jusqu'à mentionner le nom d'un individu mort en prison, quelques années auparavant, dans des circonstances tragiques...

Bref, toute la ville était en émoi.

Chaque jour, les journalistes, les officiels, et une foule d'autres curieux, en quête d'émotions, assiégeaient les bureaux du shérif, tous voulant se rendre compte de ces faits graves, en les appréciant "de visu."

Le travail d'investigation fut parfaitement organisé.

Les chronomètres bien réglés les uns sur les autres, on se partageait par groupes, et l'on se dispersait dans presque tous les coins de l'édifice.

Ce n'était pas l'espace qui manquait, les quatre ailes de l'immence construction s'ouvrant sur quatre rues différentes.

Aussitôt que le bruit commençait, des sténographes notaient tout avec soin, indiquant l'heure à la seconde.

Quand on se retrouvait ensemble, on constatait avec stupéfaction que les manifestations avaient été exactement les mêmes, et s'étaient toutes produites au même instant précis.

C'étaient des "hou hou" prolongés, des hurlements, des appels déscspérés où l'on distinguaient vaguement les mots de "Dieu," de "secours," de "meurtres," etc.

Cela venait quelquefois du plafond; quelquefois cela semblait résonner dans les cloisons; dans certaines chambres, on aurait dit que cela sortait de partout.

Les hommes les plus sérieux ne savaient que penser.

Plusieurs d'entr'eux entraient, bien décidés à découvrir les mystificateurs, et sortaient confondus, la pâleur sur la figure.

Tous les matins, les journaux nous arrivaient avec des pages entières, relatant, dans les plus grands détails, tout ce qui s'était passé durant la nuit au palais de justice.

Cela dura trois semaines.

Dans tous les Etats de l'Union, on ne parlait plus que du "Chicago Court House ghost."

Les spirites, on le conçoit, ne manquèrent pas une si belle occasion de montrer leur savoir faire, et le public, de son côté, etait ravi de mettre leur science à l'épreuve.

Un soir, il y avait foule, et, à titre de journaliste, j'étais du nombre.

Une vieille médium nommée Allan avait offert ses services; et la voilà, les yeux fermés, la bouche ouverte, toute tremblante, en communication avec le spectre.

Après une de ses transes, qui duraient près d'une demi-heure chacune, et pendant lesquelles on l'entendait marmotter mille choses plus ou moins incompréhensibles, la vieille se lève droite et pâle, étend solenellement la main devant elle, et s'écrie:

—L'esprit me charge de vous dire ceci: avant douze mois écoulés, la ville de Chicago périra dans un cataclysme épouvantable.

Le lendemain, plus de revenant.

Et le 6 octobre de la même année, Chicago était rasé par un incendie inouï dans l'histoire des grandes catastrophes.

Trente mille maisons étaient détruites, et trois cents mille individus étaient jetés sans abri et sans pain sur la prairie déserte.

Maintenant ecoutez bien ceci:

Il y avait à cette époque, à Chicago, un personnage qui s'était donné le surnom de "Andy Handy."

C'était un escroc renommé par ses exploits, et surtout par ses nombreuses évasions.

Sous ce dernier rapport, il était à Chicago plus que Jack Sheppard n'était à Londres, Napoléon Viau à Montréal, et Bis Belleau à Québec.

Durant plus d'un an, ce hardi voleur s'était moqué de tous les détectives, de tous les sergents de ville et de tous les verrous de l'Etat de l'Illinois.

Il était insaisi sable.

Il se faisait quelquefois arrêter, disait-on, pour mieux dépister la police.

Un matin, on annonçait à son de trompe, que maître Andy Handy avait les fers aux pieds et aux mains dans un cachot de la prison.

Le lendemain, le rusé filou enlevait les bijoux de quelque richard de l'avenue Michigan, écrivait une lettre aux journaux fixant la rançon des objets volés, et se présentait en personne au propriétaire pour toucher la somme, qu'on se gardait bien de lui refuser.

Je ne sais si les gazettes disaient toujours vrai—en dehors de la politique, c'est peut être possible—mais elles racontaient de lui des coups si téméraires, des choses si renversantes; il mêlait toujours quelque chose si drôlatique à ses faits et gestes les plus pendables, que le gaillard avait fini par intéresser le public et à s'y créer certaines sympathies.

Enfin, le chenapan avait pris les proportions d'une personne populaire.

Les petits "boot-blacks," qui gagnent leur vie à cirer les bottes et à vendre les journaux, (les camelots de ce pays-là), ne trouvaient rien de mieux, pour faire mousser leur marchandise, que de crier à tue-tête et sur tous les tons:

—"Andy Handy on the rampage!"

—"Capture of Andy Handy."

—"Full account of Andy Handy's last escape! etc."

Or, le palais de justice de Chicago avait pour ainsi dire grandi avec la ville.

En 1859, on l'exhaussait d'un étage, et, dix ans après on y ajoutait deux ailes.

Ces agrandissements effectués, les tubes en plomb servant à conduire l'eau et le gaz dans les différentes parties de l'édifice s'étaient naturellement trouvés trop étroits, et l'on en avait posé d'autres sans enlever les anciens; ce qui fait que ceux-ci étaient restes ouverts ici et là, dans les chambres, les couloirs, entre les planchers, sous le crépi des plafonds, dans les boiseries et les colombages.

Le boyau principal passait tout naturellement au sous-sol, où—j'ai peut-être oublié de vous le dire—se trouvait la prison du district.

Au moment où se passaient les évènements que je viens de vous raconter, Andy Handy y était enfermé.

Dans la journée qui suivit la terrifiante prédiction de Mme Allan, on le surprit en train de travailler à une nouvelle évasion, et on le changea de cachot.

L'ouvrier chargé de réparer les dégats découvrit tout le mystère.

En creusant le sol, le garnement avait mis au jour le tuyau principal, l'avait percé—avec ses dents peut-être—et c'était lui qui, durant trois semaines, du fond de sa cellule, s'était amusé à jeter l'effroi dans toute la ville et à mystifier toute une population.

Chacun, de ses cris, chacune de ses plaintes, chacune de ses lamentations se faisaient entendre presque instantanément dans les deux tiers au moins de l'immense édifice.

Et, coïncidence singulière, la vieille médium, qui avait tout simplement voulu nous en imposer, avait, sans le savoir, prédit juste.

Maintenant, je vous le demande, si cette mauvaise plaisanterie d'un misérable voleur de profession n'eût pas été découverte, ce fait ne serait-il pas cité aujourd'hui par les auteurs archi-sérieux comme un des plus concluants en faveur du spiritisme.

Il n'y avait pourtant là qu'une supercherie de loustic, doublée d'une simple coïncidence.

LOUIS FRÉCHETTE.

LA PIPE DE JEAN BART.

Jean Bart était de Dunkerque, pays humide et froid où la pipe est non seulement une compagne, mais un poële; il était petit fils et neveu de corsaires et fut corsaire, lui-même jusqu'à l'époque où Louis XIV l'appela dans la marine militaire.

A cette époque Jean Bart avait déjà quarante et un ans; il était trop tard pour changer ses habitudes de jeunesse; et cependant, ceux qui voudront y réfléchir, demeureront parfaitement convaincus que, lorsque Jean Bart alluma sa pipe dans l'antichambre du roi, ce n'était pas par ignorance de l'étiquette de Versailles mais parce qu'il voulait attirer l'attention sur lui, de façon à ce qu'on fut forcé de le mettre à la porte du palais; et comme, après tout, il était chef d'escadre, et qu'il s'appelait Jean Bart, ce n'était pas une chose facile de le mettre à la porte, ou d'aller dire à Louis XIV qu'il y avait, porte à porte avec lui, un homme qui fumait.

On savait que Jean Bart venait demander au roi une grâce, une grâce que le roi avait déjà refusée deux fois.

On ne faisait pas parvenir au roi les demandes d'audience de Jean Bart. Il fallait que Jean Bart prit le cabinet du roi par suprise.

Jean Bart mit de côté ses fameux habits de drap d'or doublé d'argent qui faisaient tant de bruit dans les salons de Paris, revêtit son simple costume d'officier supérieur de la marine, passa seulement à son cou la chaine d'or que le roi lui avait donnée autrefois, en récompense de ses exploits de corsaire, et se présenta, comme s'il avait sa lettre d'admission.

Monsieur le capitaine de frégate, demanda l'officier chargé d'introduire les solliciteurs près du roi, monsieur le capitaine de frégate, avez vous votre lettre d'audience?

—Ma lettre d'audience, dit Jean Bart, pouquoi faire? je suis, Dieu merci, assez bon ami du roi, pour qu'il n'y ait pas besoin de toutes ces niaiseries-là entre nous. Dites-lui que c'est Jean Bart qui demande à lui parler, et cela suffira.

—Du moment où vous n'avez pas de lettre d'audience, reprit l'officier, personne ne se permettra de vous annoncer.

Avec ça que j'ai besoin qu'on m'annonce, dit Jean Bart, et que je ne m'annoncerai pas bien moi-même!

Et il s'avanca vers la porte de communication.

—On ne passe pas, mon officier, dit le mousquetaire de fonction.

—Est-ce la consigne? demande Jean Bart.

—C'est la consigne, dit le mousquetaire.

—Respect à la consigne, dit Jean Bart.

Puis, s'adossant à la boiserie, il tira une pipe du fond de son chapeau, la bourra de tabac, battit le briquet et l'alluma.

Les courtisans le regardaient avec stupéfaction.

—Je vous ferai observer, monsieur le capitaine de frégate, qu'on ne fume pas dans l'antichambre du roi.

—Alors, qu'on ne m'y fasse pas attendre; moi je fume toujours quand j'attends.

—Monsieur le capitaine de frégate, je vais être obligé de vous faire sortir.

—Avant que j'aie parlé au roi, fit Jean Bart, en riant. Ah! je vous en défie bien.

Et, en effet, ce n'était pas comme nous l'avons dit, chose facile, que de mettre Jean Bart à la porte; de deux maux choisissant le moindre, et surtout le moins dangereux, l'fficier alla dire au roi:

—Sire, il y a dans votre antichambre un officier de marine qui fume, qui nous défie de la faire sortir et qui nous déclare qu'il entrera malgré nous.

Louis XIV ne se donna pas même la peine de chercher.

—Je parie que c'est Jean Bart! dit-il.

L'officier s'inclina.

Laissez-le finir sa pipe, dit Louis XIV, et faites-le entrer.

Jean Bart ne finit pas sa pipe, il la jeta dans la cheminée et s'élança vers le cabinet du roi; mais à peine eut-il dépassé le seuil qu'il s'arreta, saluant respectueusement Louis XIV.

Jean Bart était arrivé à son but. Il se trouvait en face du roi avec la meme adresse qu'il manœuvrait devant les escadres ennemies; il conduisit la conversation à travers les équeils, les passes, les rochers où il voulait l'amener, c'est-à-dire qu'ayant commencé par cueillir force compliments sur sa sortie du port de Dunkerque où il était étroitement bloqué par les Anglais, sur l'incendie de plus de quatre-vingts bâtiments ennemis qu'il brûla en mer, enfin, sur sa descente à Newcastle, il mit un genou en terre devant le roi et finit par lui demander la grâce de Keyser, son matelot, condamné à mort pour avoir tué son adversaire en duel.

Le roi hésitait.

Jean Bart, que l'amitié fraternelle qu'il portait à Keysor rendait éloquent pria, adjura, conjura!

—Jean Bart, dit Louis XIV, je vous accorde ce que j'ai refusé à Trouville.

—Sire, répondit Jean Bart, mon père, deux de mes frères, vingt autres membres de ma famille sont morts au service de Votre Majesté. Vous me donnez aujourd'hui la vie de mon matelot, je vous donne quittance pour celles des autres.

Et Jean Bart sortit, pleurant comme un enfant et criant, "Vive le Roi!" à tue-tête.

Ce fut alors, qu'enveloppé par tous les courtisans qui voulaient faire la cour à un homme qui était demeuré plus d'une demi-heure en audience privée de Louis XIV, et ne sachant comment sortir de ce cercle vivant qui commençait à l'étouffer, il profita de ce qu'un des courtisans lui demandait:

Monsieur Jean Bart, comment donc êtes-vous sorti du port de Dunkerque, bloqué comme vous l'étiez par la flotte anglaise?

—Vous voulez le savoir? répondit-il.

—Oui, oui, dirent-ils tous en chœur cela nous ferait grand plaisir.

—Eh bien! vous allez voir. Je suis Jean Bart, n'est-ce pas? Vous êtes la flotte anglaise, vous; vous me bloquez dans l'antichambre du roi et vous m'empêchez de sortir. Eh bien! vli! vlan! piff! paff! voilà comment je suis sorti!

Et à chaque exclamation, allongeant un coup de pied ou un coup de poing à celui qui était en face de lui et l'envoyant tomber sur un voisin, il s'ouvrit un passage jusqu'à la porte.

Arrivé là:

—Messieurs, dit-il, voilà comment je suis sorti du port de Dunkerque.

Et il sortit de l'antichambre du roi.